

Nérina

Amandine Mollo

Nérina

Roman



Éditions Les Nouveaux Auteurs

16, rue d'Orchampt 75018 Paris
www.lesnouveauxauteurs.com

ÉDITIONS PRISMA

13, rue Henri-Barbusse 92624 Gennevilliers Cedex
www.editions-prisma.com

Copyright © PRISMA MÉDIA / 2017
Tous droits réservés
ISBN: 978-2-8195-04436

C'était il y a longtemps, une vie antérieure...

Chapitre 1

J'avais le teint très pâle des femmes romantiques. Mes lèvres étaient bleues, mes yeux cernés de mauve. Je suis morte l'hiver 1839.

Ce jour, j'entends les pas de ma meilleure amie. Nina pour Nérina, c'est son diminutif. Ses deux petits talons frappent le sol en pierre. Elle entrouvre la porte de mon étroite chambre, tout au bout d'un couloir, perdue dans un couvent. Je suis tuberculeuse.

Nous ne nous disons rien. Elle a beaucoup changé. Pourtant il n'y a qu'un an, six mois et douze jours que je ne l'ai pas vue. C'était à la sortie de ce même couvent, après trois ans passés dans son grand pensionnat.

Il faisait alors frais; le soleil était bas dans un ciel sans nuage. La nature s'éveillait. Nina riait beaucoup. Elle traversait la cour à grandes enjambées.

— Dépêche-toi, Maria! Mon frère nous attend!

Mais malgré sa gaieté, je la savais inquiète. Elle craignait que les portes nous soient à jamais closes. Un petit air sauvage animait son regard. Elle était belle, bien que pâle, dans sa robe bleu sombre à col Claudine blanc. Elle était frêle aussi.

— Diable, regarde-nous, me lança-t-elle amère, on dirait

deux corbeaux perchés sur des échasses ! Mais très bientôt, crois-moi, je me ferai plus grasse qu'une bonne bourgeoise ! Adieu pain sec, adieu couvent ! Oui, je me vengerai de tant de privations !

Elle eut bien l'occasion d'honorer sa promesse, chez sa tante à Paris. Durant son long séjour, la Comtesse de Soye l'emmena dans le monde. Elle lui présenta de nombreux prétendants. Cela fut inutile. Nérina rejettait l'idée de se marier. Fait étrange à mes yeux. Je n'avais qu'un désir : fonder une famille.

Lorsqu'elle me dépeignait sa peur de « s'enchaîner à quelqu'un pour la vie », je songeais à la joie que me procurerait un mariage d'amour. De plus, en tant que femme, il était le moyen de s'affranchir du père, et pour mon cas de l'oncle, car j'étais orpheline.

Alliance et liberté se mêlaient dans mes lettres. *Mais qu'est-ce que tu racontes ?* m'écrivait Nérina. *En te mariant, vois-tu, c'est avec « Dieu le maître » que tu t'engageras !* Mieux vaudrait donc alors limiter les dégâts et choisir pour époux quelque vieux ou fébrile !

Je n'étais à vrai dire pas tout à fait d'accord. Aussi quand mon voisin, beau, jeune et vigoureux, vint demander ma main, je tombai dans ses bras. Nous filions le bonheur parfait, inoubliable, jusqu'à ce que tout s'écroule.

J'avais gravi la pente d'une immense montagne et là, sur le sommet, il fallait la descendre. J'attendis que la mer veuille bien m'emporter. Mais même la marée ne voulut pas de moi. Au lieu de me noyer, l'eau froide me transit et je tombai malade.

La nuit, je me levais, marchais, courais, crieais en déshabillé blanc. La fièvre me donnait des hallucinations. Selon notre curé, la cause était le diable. Et selon le docteur, ma faiblesse de femme. On pensait l'utérus capable de donner des crises

d'hystérie. Mon oncle refusa de me garder chez lui. De sorte qu'à l'automne 1839, je revins au couvent.

Il rôdait en ces murs une tuberculose. Mes poumons affaiblis ne purent y résister. La Mort trouve toujours ceux qui l'ont appelée. Je cachai mon enfer à ma meilleure amie. Elle crut que le bonheur m'avait tourné la tête. Que c'était pour cela que je n'écrivais plus. Mais à la vérité, le désarroi, la honte, avaient rongé mes mots. Cependant, mon histoire finit par s'ébruiter et Nérina revint de Paris sur-le-champ.

Cet hiver, elle est là. Je la retrouve enfin, changée comme promis. Elle a de jolis bras, des épaules bien rondes, une taille marquée. C'est une jeune fille au regard un peu froid, farouche, bleu marine, qui peint ses lèvres en rouge par pure provocation. Cela ne se fait pas, ce fard est indécent. Il sied mal à sa mise, boutonnée jusqu'au cou. Il sied mal à son front, intelligent, à ses traits distingués.

Ses yeux parcourrent la pièce dont elle désapprouve le dénuement austère. « Allons donc, lève-toi ! manque-t-elle de dire. Tu vas avoir vingt ans. On ne meurt pas à ton âge ! » Mais aucun mot ne sort de ses lèvres pincées. Elle n'imaginait pas me trouver si malade et son air me reproche d'être une amie mortelle.

Comme une louve en cage, elle tourne dans ma chambre. Un long fil invisible semble étirer son corps par le sommet du crâne. Elle est conditionnée pour lever le menton quoi qu'il puisse advenir. Et je sens ses efforts pour conserver sa nuque dans l'axe de son dos, tant sa coiffure est lourde, tant ses cheveux sont longs, tirés et maintenus par un chignon tressé, soyeux et régulier. Elle étouffe, Nina, sous son étroit corset, sous ses nombreux jupons, sous ses tissus brodés... Sous sa mise parfaite.

À chacun de ses pas, une petite croix vient frapper sa poitrine. Sa démarche est légère, volontaire à la fois. Elle fait claquer le sol de ses bottines noires avec une prestance de danseuse andalouse.

— Il y a trois jours, Nina... j'ai voulu t'envoyer une dernière lettre, mais la mère supérieure a dû l'intercepter... Il faut que je te dise...

— Plus tard, me répond-elle, se figeant face au lit. Maintenant, nous partons. Tu guériras chez moi.

Silence. Le vent siffle et je lui tends la main.

— Nina, je vais mourir.

— Non, tu ne vas pas mourir. On ne me meurt pas pour un homme !

— Alors, tu sais...

— Je sais. On en meurt dans les livres. Par amour. Quel amour ? Tu vas vivre !

— Cesse donc de lutter, murmure-je avec peine. Tu en as bien assez fait... pour moi... depuis l'enfance... me défendant toujours lorsqu'on me rejettait... Je ne puis oublier. Mais aujourd'hui, c'est Dieu qui me rappelle à lui.

— Ah, Dieu ? Mais pourquoi Dieu ? Je sais que c'est ton oncle qui t'a fait enfermer ! Tu étais déjà malade et la mère supérieure t'a cloîtrée dans ce lieu pour en faire un tombeau ! L'air est malsain ici !

— J'ai péché, Nérina... Tiens, prends donc cette bague. Il faut que tu la prennes...

— Les péchés, ça s'oublie, se répare ou s' enfouit ! Tu y penseras plus tard ! La mort est la seule chose qui soit irréversible !

Un souffle d'air glacé passa sous la fenêtre. Une fenêtre étroite, taillée dans de la pierre. L'on eût dit l'ouverture d'un

vieux donjon gothique. Le ciel était blafard, fidèle au froid d'hiver.

Je me souviens encore : Nina fixe le vent comme s'il s'agissait de la Mort en personne. Et pour m'en protéger, elle me donne son châle, me couvre et me frictionne à m'en faire presque mal. Je sens son doux parfum. Des perles de culture brillent à ses oreilles. Sous de faux airs sombres et sous sa beauté froide, elle est tout mon contraire : rayonnante de vie ! Dieu que j'envie sa force, la passion qui l'anime !

— Qu'est-ce que tu fais ? lui dis-je.

— Ah, tiens-toi donc à moi ! Ne ferme pas les yeux ! Sortons de ce caveau ! *Maintenant* !

— Nina, je t'en supplie... Assieds-toi... J'ai si soif...

Alors elle me fait boire en soutenant ma nuque. Au-dessus de mon lit, Jésus penche la tête. Je voudrais tant dormir...

— Reprends-toi ! gronde-t-elle. Il en est encore temps !

— Non. Tu sais bien que non...

— Alors tu vas mourir ? Pour Édouard ? Pour ce *fat* ?

Elle eut un petit rire.

— Enfin, c'est ridicule !

Mais la mort est bien là, gravée sur mon visage. Elle recule, effrayée. Et ses mots tout à coup s'étranglent dans sa gorge. Elle tombe agenouillée.

— Ne m'abandonne pas !

Je caresse sa tête. Elle est rousse d'un roux qui tire vers le brun. C'est une couleur rare, rouge sombre, carmin.

— Que puis-je faire, Maria ? Dis-moi, je ferai tout !

Ma vue se trouble. Je souris.

— Reste là, prends ma bague. Ne fais rien. C'est fini. Je t'aime tant, Nina...

Une autre aurait pleuré, mais ses yeux bleu foncé ne se

voilèrent pas. Elle n'avait pas de larmes pour éteindre le feu qui brûlait dans son cœur. C'était là son point faible. Elle ne pleurait jamais. Elle se brisait secrètement.

La nuit tomba très tôt. Nérina s'assoupit. La tête entre les bras, elle est comme égarée dans un long cauchemar. Le temps s'est dissipé. Nous sommes en décembre. Le 23 décembre. Mais pour moi maintenant, ça ne veut plus rien dire.

Je ne sens plus, j'entends, comme au-delà du monde, des voix dans le couvent. D'infimes gouttes d'eau suintent le long du mur, et je vois au travers, au-dessus de mon corps de jeune fille blonde.

Nina de m'appeler. Je ne suis déjà plus. Alors elle me secoue, m'enlace, me réchauffe et mord dans sa main blanche pour s'empêcher de hurler. Puis elle s'essuie les lèvres avec nervosité. Ses doigts brisent sa chaîne pour en jeter la croix.

— Maria ? m'appelle-t-elle en s'appuyant au mur.

Et je sens sa présence d'une étrange manière. Je suis tout et plus rien : la chambre et la campagne, au-delà du couvent, les falaises normandes, les oiseaux, l'océan...

Nina semble perdue. *Rien, ça n'existe pas. On ne peut pas s'éteindre, ainsi, brutalement. Emporter à la fois les rires et les pleurs. Tout effacer d'un être. On ne tue pas les fleurs avant qu'elles soient nées. On ne tue pas les fleurs juste avant le printemps...*

*

La mère supérieure pénètre dans ma chambre, suivie d'un beau jeune homme. Nérina le regarde, oubliant un instant qu'il est son frère aîné.

— Portez-la, lui dit-elle en soulevant mon corps d'enfant

maigre et brisée. On rentre à la maison, parce qu'elle va prendre froid.

— Mais la mère s'interpose.

— Allons, reposez-la !

Mon amie la fusille. Cette femme à l'œil sombre l'avait souvent punie, parfois même humiliée pour ses « impertinences » durant nos trois années passées au pensionnat. Mais il est des enfants que les claques endurcissent. Nina vivait l'autorité comme un affront.

— Ah, ne la touchez pas ! s'écrie-t-elle avec rage.

Mais la mère supérieure me recouvre d'un drap que Nina fait tomber.

— Mademoiselle de Sempre, soyez donc raisonnable !

— Espèce de vipère !

— Allons, Nina, tais-toi ! Pardonnez-la, ma Mère, mais le chagrin l'égare.

— N'ayez crainte, mon Fils, je prierai pour cette âme que le Malin tourmente.

À cela, Nina rit, d'un rire venimeux, et dit comme un présage :

— Gardez donc vos prières pour vous seule, ma Mère. Vous paierez le malheur que vous avez causé. Car je sais que Maria, vous l'avez mal soignée.

Un frisson de terreur parcourt la religieuse et Nérina sourit, non sans méchanceté. Pourtant lorsqu'elle incline son visage vers moi, son air redevient doux. Elle embrasse mon front, la paume de mes mains, avec ardeur et dévotion. Puis, sans se retourner, elle quitte la chambre.

Dehors la cour est vide. Laurent soutient sa sœur. Elle s'agrippe à son cou, renverse son visage vers la voûte céleste.

Et dans l'abîme noir, elle recherche une étoile en prononçant mon nom.

Réveille-moi, Maria! Dis-moi que je suis folle, que je te reverrai demain après la messe. Tu me reprocheras de ne pas y être allée. Je gonflerai mes joues et soupirerai fort. Tout sera comme avant: notre complicité, nos rires, nos promenades en bordure de falaises... Réveille-moi, pitié!

Chapitre 2

J'étais comme Nina ; j'étais comme perdue dans un monde illogique, sans contours ni limites, où je devins une ombre.

Les soirs de pleine lune, je marchais sur l'eau noire, gravisais les falaises, divaguais dans des ruines, observant mon reflet à travers les miroirs. Je portais une natte et j'avais des yeux gris, un petit nez d'enfant, des traits doux, angéliques. Mes pensées nostalgiques me concevaient ainsi : telle que je fus vivante.

Vers l'au-delà souvent, je tendais mes deux bras sans pouvoir y prétendre. Mon cœur me condamnait à errer sur la terre. J'avais été la mer, j'avais été le ciel. Je redevenais femme, le corps immatériel, avançant les pieds nus.

Je pouvais être ici, je pouvais être ailleurs, tout voir et tout entendre. Et mon front traversait cette stèle de marbre : Maria du Mont 1820-1839. C'était écrit, je n'étais plus en peu de mots. Car ma vie tout entière en avait bien manqué.

Je me souviens qu'enfant, j'étais docile et sage. Et quand on me disait : « Tais-toi, veux-tu, Maria. Les femmes n'ont qu'un cœur. Laisse la tête aux hommes ! » je baissais le regard, honteuse de moi-même. Le silence à mes yeux, c'était l'humilité.

Pourtant après ma mort, j'ai regretté les mots que je n'avais

pas dits. Mais il était trop tard, Nina n'entendait plus. Cloîtrée dans son chagrin, il me semblait parfois qu'elle avait pris ma place au fond de mon cercueil.

Elle rechercha mon ombre absolument partout : sur les terres de Sempre, près des plateaux de craie, sur des chemins arides, au cœur du vieux village... Puis à la nuit tombée, sous un long manteau noir dont le grand capuchon lui masquait le visage, elle rôdait dans la cour du couvent de Lacclaire. Et sous le fenestron de la mère supérieure, elle chantait doucement de sa voix cristalline.

Subterfuge du diable, pensa la religieuse. Cet ange est maléfique. Sous le chant de l'oiseau, c'est le serpent qui charme, la vipère qui siffle. Elle siffle à vous briser des vitres et des miroirs. Elle siffle à tout détruire de sa voix de sirène. L'eau qui dort est sournoise. Elle dévore les hommes. Mais je sais que ma peur est ma pire ennemie. Je n'y céderai pas.

Six mois après pourtant, la mère décéda.

— Elle est morte de peur, hantée par un démon ! dit la sœur de Nina, externe du couvent.

L'horloge du salon sonna l'heure du thé. C'est entre deux gorgées que Nina répondit :

— Que voulez-vous que cela me fasse ?

— Vous ne vous rendez pas compte ! Le couvent est maudit !

— Assez de vos histoires, j'en ai trop entendu ! Ce n'est pas le démon que vous imaginez.

— Ah bon, mais c'est-à-dire ? lui demanda Bonnie, les yeux tout agrandis par la curiosité.

— Allons, fermez la bouche, on vous dirait Maurice !

— Mon poisson ?

— Oui, qui d'autre ?

— Oh, mais dites-le-moi ! Quel est donc ce secret ?

Nina remua son thé.

— Ce n'est pas un secret.

— Pourtant, même Mado n'est au courant de rien !

— Eh bien, pour une fois...

— Pff, ça, je le sais bien que vous ne l'aimez pas ! Mais bon, c'est mon amie... Oh, s'il vous plaît, parlez ! Quel était ce démon ?

— Sa conscience, Bonnie.

— Comment ? Je ne comprends pas ! dit-elle en enfournant un gâteau dans sa bouche.

— Cela ne m'étonne guère. La réflexion et vous n'êtes point compatibles.

Bonnie se contenta d'un haussement d'épaules. Elle caressa la tête de son chien. Tous deux se ressemblaient. Il était rond, goulu, petit et court sur pattes.

La jeune fille avait un visage quelconque, des joues rouges et des yeux... assez inexpressifs. Ses cheveux blonds et fins, bouclés aux bigoudis, chatouillaient ses épaules d'esthétique bourgeoise, tombantes et grassouillettes. Sa taille était cintrée d'un joli ruban rose. L'on eût dit un bonbon dans un flot de dentelles.

À travers les couleurs, l'abondance des perles, des froufrous, des jupons et des colifichets, la sœur de Nérina dévoilait sa nature joyeuse, extravertie, qu'elle tenait de sa mère, Georgette née Lapy, fille de riches commerçants.

Son père, comte de Sempre, avait en premières noces épousé Carolyn, jeune héritière anglaise. De leur union naquirent Laurent et Nérina. « C'est moi qui ai tué ma mère le jour de ma naissance, m'avait dit mon amie quand nous étions

petites. Et pourtant c'est étrange, papa ne m'en veut pas. Il dit qu'il la revoit souvent à travers moi. »

Elle avait en effet son port de tête altier. Mais dans ses veines bleues, sous sa peau blanc de lys, bouillonnait quelquefois le sang de Calabre, où son père était né.

Leur attachement fort déplaisait à Georgette. Elle trouvait leur rapport « parfaitement malsain ». Aussi persuada-t-elle le comte de placer sa fille en internat. Puis les années passèrent, les éloignant un peu.

Nérina se trouvait prisonnière du couvent quand son père décéda. Bon cavalier pourtant, il avait mal chuté. De ce jour, elle maudit la mère de Bonnie. Et lorsqu'elle maudissait, c'était comme elle aimait, de tout son cœur.

Nina se retourna vers une horloge en or. Il était seize heures cinq. Elle termina son thé, s'assit à son piano. *Pourquoi cet air enjoué?* se questionna Bonnie qui ne comprenait point ce revirement soudain.

— Qu'avez-vous? dit Nina. Souriez donc quand il faut. Nous fêtons le décès de la mère supérieure!

Chapitre 3

Le vent soufflait bien fort sur les côtes normandes. Il déchaînait la mer, lacérait les falaises, soulevait la poussière. Il courait comme un fou sur les chemins déserts, sur les étendues vertes, sans arbres et sans fleurs. Sur sa route pourtant, une armée lui fit face : de grands champs de pommiers freinaient sa course folle. Il était sur les terres du manoir de Sempre.

Une allée de tilleuls menait à la demeure, toute de pierres blanches. Les volumes étaient simples, de taille respectable, les formes épurées, l'architecture anglaise. De nombreuses fenêtres s'alignaient sagement, les unes après les autres, découpant la façade comme une broderie. De petites lucarnes perçaient le toit d'ardoises, et dans de larges cheminées, le vent s'engouffrait et sifflait.

C'était un automne hivernal. Dans l'âtre du salon, le feu rongeait des bûches, et les vitres vibraient, tourmentées par le vent. Mais nul ne s'en souciait.

L'on mangeait des gâteaux, s'amusait, persiflait et s'affalait gaiement dans de grands canapés. Des perles en cristal scintillaient au plafond. Les murs étaient ornés de tissus damassés,

assortis aux bergères. Les fauteuils étaient doux, les rideaux de velours, la cheminée de marbre, le parquet bien ciré.

Sur un plateau d'argent, une jeune servante apporta des biscuits, fruités et colorés. L'on but du chocolat dans un service anglais et du thé dans des tasses aux motifs orientaux.

Assise au coin du feu, Nérina regardait les amis de Bonnie. Son frère était placé tout contre la fenêtre. Il admirait au loin se coucher le soleil. Avec sa peau d'ivoire, ses cheveux d'ange et son corps fin, athlétique, élancé, il avait le profil d'une sculpture grecque, le nez aligné sur le front, sans creux entre les yeux, bleus émaillés de jaune.

Sur le canapé rouge, Bonnie riait beaucoup. Étaient présents Richard et sa sœur, Madeleine. En face il y avait Paul, Edmond et « les triplées » : Élise, Elvire et Elinor. Mon fiancé, lui, brillait par son absence.

— Laurent, mon cher ami, joignez-vous donc à nous ! dit Mado en mettant sa fine bouche en cœur.

Les yeux de Nérina s'enflammèrent aussitôt. *Pintade !* pensa-t-elle. Madeleine en effet en avait un peu l'air. Son visage était maigre et son nez très pointu.

— Laurent, m'entendez-vous ? dit-elle en soupirant. Quel rêveur ! Où en étais-je ?

— Que votre domestique... lui répondit Bonnie.

— Ah oui, la domestique ! C'est elle qui m'apprit... Elle est nouvelle, une vraie gourde ! Mais que faire cependant ? L'autre fut... Comment dire ? C'est très embarrassant. La faute à ce cocher...

— On le sait, dit Bonnie. Elle était grosse, en fait !

— Précisément, ma chère. Papa s'est donc chargé de s'en débarrasser, du cocher, je veux dire, ainsi que de la bonne.

— Mais que vous a donc dit la nouvelle servante ?

Madeleine sourit. Elle savourait l'instant : mis à part deux personnes, Laurent et Nérina, tous ici l'écoutaient. La chose était fort simple : elle tenait de sa bonne, qui tenait du boucher, à qui sa femme avait avoué que le boulanger lui avait dit...

— Enfin, ajouta-t-elle, tout le monde le sait !

Nérina regardait s'agiter ses deux mains et ses bouclettes brunes tout autour de sa tête. Elle était partagée entre l'envie de rire et de pleurer. Comme elle se sentait seule au milieu de ces gens !

— Bon, Madeleine, enfante ! coupa « le grand Richard ».

Il avait le front bas et les yeux rapprochés, le menton volontaire. Nina ne l'aimait point. Elle m'avait dit un jour : « L'enfant bête et méchant ne deviendra jamais intelligent et bon. Rien ne pourrait changer le fond d'une personne. Je ne puis oublier l'époque où ce sadique crucifiait des grenouilles ! »

— Richard, laissez-la donc faire grandir le mystère ! se mêla son cousin, Edmond de Majestrel.

Nina le détailla. Ses yeux verts et ses traits, hautains et réguliers, la troublaient quelque peu. Pour cause, ils étaient ceux de mon ex-fiancé. Mais la gémellité entre les deux jeunes hommes ne semblait que physique. Edmond aimait les livres, les études et le calme, tandis que son jumeau passait pour libertin, amoureux de la nuit.

Nina se demanda pourquoi ce fut Édouard qui souhaita m'épouser. Nous étions à ses yeux des personnes opposées. Des bruits couraient sur lui. Pour les plus tolérants, il était « peu sérieux ».

Après notre rupture, je fus pourtant la seule à me voir critiquée. S'il avait décidé d'annuler le mariage, c'était certainement parce que j'étais « légère ». Ma réputation faite, je

devins moins que rien. Un objet de mépris, une célibataire dont on ne voulait plus.

Nina se reprochait d'avoir été absente durant cette période. Aussi, reporta-t-elle ses yeux vers les trois sœurs pour en chasser l'idée. Ces jeunes demoiselles représentaient pour elle la fraîcheur de l'enfance. Sa jeunesse « envolée ».

Tandis qu'elle échangeait quelques mots avec elles, Paul observait ses lèvres, peintes à la japonaise. Nina, ce devait être une fleur épineuse, comme les autres femmes qui lui faisaient si peur. Mais il n'aurait jamais à percer son mystère. Le sien, c'était le ciel. Il voulait être prêtre.

Dieu qu'elle avait minci ! Que sa robe était sombre et qu'elle paraissait triste avec son teint si pâle. *Cependant, elle est belle, se dit notre jeune homme. Ai-je vraiment raison de renoncer aux femmes ?*

Honteux de ses pensées, il détourna la tête et rougit de plus belle à la vue de Bonnie. Sa poitrine semblait toute prête à jaillir de son étroit corset à chaque éclat de rire. Richard en admirait le galbe généreux. Il n'était point le seul. Quand elle croisait les jambes, dévoilait sa cheville, cambrait son petit pied battant, Edmond la regardait en entrouvrant la bouche. Ces derniers temps d'ailleurs, elle l'attirait beaucoup. Sa fraîche légèreté le changeait de ses livres et de ses réflexions propices à la migraine.

— Bon Mado, résumons ! lança gaiement Bonnie. Votre bonne aurait vu M. de Chasserran, le tout nouveau voisin du château de Suroît.

— Après ? dit Elinor.

— Après ? Mais après quoi ? s'agaça Madeleine. Ne comprenez-vous pas ? C'est une étrange idée de s'établir là-bas !

— Depuis combien de temps a-t-il emménagé ?

— Ah, trois jours maintenant !

— Trois jours qu'elle rêverait de le connaître mieux, fit remarquer Richard d'un air un peu grivois.

— Mais allons donc, mon frère ! s'offusqua Madeleine. Ne faites pas le sot ! Paraît-il qu'il est noir en plus d'être bizarre !

— Que savez-vous au juste de sa bizarrie ? demanda Nérina.

Mado prit de grands airs.

— Ma chère, cela fait quinze ans que personne ne veut de la propriété ! On dit qu'elle est hantée ! Sans compter que là-bas, c'est la désolation. Il n'y a rien que des terres qui tombent dans la mer et pas un chat qui passe !

Bonnie de frissonner.

— Du reste, une marquise y a perdu la vie bien mystérieusement...

— Quelle marquise ? dit Elvire.

— Comment, vous ne savez pas ? s'écria Madeleine. Mais enfin, c'est Cathy ! Catherine de Suroît. Tout le monde le sait !

Richard se mit à rire.

— Pourquoi parlez-vous d'elle comme d'une amie proche ? Vous ne la connaissiez pas !

— Eh bien, quelle importance ? Non, je ne la connais pas et vous non plus d'ailleurs ! Vous n'étiez qu'un moutard quand elle a trépassé !

Puis, regardant Bonnie :

— C'est l'une de vos bonnes qui l'a retrouvée roide !

— Marthe ? Oui, je le sais. Avant, elle travaillait au château de Suroît. Mais elle ne parle pas de la défunte femme.

— Certes, elle n'en parle pas parce que c'est trop affreux ! Catherine est soudain morte, du jour au lendemain, sans rien

pour le prédire, et son pauvre mari semblait inconsolable ! Quelques semaines après, c'est lui qui l'a rejointe. Oui, parce qu'il a péri dans un grand incendie avec toutes ses filles et des gens du château. Feu criminel ou pas ? Nul ne l'a jamais su... Mais enfin, revenons à ce fameux voisin. Je n'ose guère aller me présenter chez lui. Pourtant il le faudrait, l'homme est marquis quand même ! Alors je me disais...

— Vous vous disiez ? reprit Bonnie, passablement inquiète.

— Eh bien, j'avais pensé à votre anniversaire. Ne pourriez-vous donc pas l'inviter à ce bal que vous souhaitez donner ?

— Pour quoi faire ? Eh, mon Dieu ! Mais s'il est si bizarre...

— Ah justement, ma chère ! Il serait intéressant d'en savoir plus sur lui !

Bonnie secoua la tête.

— C'est que, balbutia-t-elle, recherchant une excuse. C'est que... Mais s'il est noir ?

— Oh, non ! lui dit Mado. Ne vous en faites pas, il est noir, mais pas trop. Je veux dire pas noir noir !

— Oui, mais s'il apportait le malheur au manoir ?

— Invitez-le, Bonnie ! ordonna Nérina qui voulait couper court.

— Désirez-vous le voir ? s'étonna Madeleine.

Nina jeta sur elle un regard si glacial que sa sœur en frémit et fit tomber sa main sur sa cuisse dodue. Entre ses doigts ouverts, son chien prit un biscuit pour le manger en douce.

Nérina de mentir :

— Si fait, il m'intéresse. Qu'importe qu'il soit noir, orange ou bleu turquoise. Cela nous changera des visages laiteux.

— Mais si maman refuse ? demanda sa cadette.

— Commencez par lui dire que cet homme est marquis. Tout ira pour le mieux.

— Cependant, fit Mado, la méfiance est de mise. S'il appor-tait « la poisse », comme dirait ma bonne...

Nérina la toisa. Elle en avait assez de ces enfantillages, de ce voisin tout noir et des superstitions de provinciaux incultes!

— Ma chère, la coupa-t-elle, vous avez toujours su que dans cette maison, « la poisse », c'est bien moi. Le mal est déjà fait.

Et sur ce doux rappel, mon amie se leva, s'assit à son piano. De sombres mélodies s'insinuèrent au salon, faisant prendre congé à tous les invités.